

MALAPARTE Curzio

« Une odeur de mort montait de l'abîme bleuâtre des ruelles d'Oltrarno, de la profonde blessure argentée que le fleuve faisait dans la verte pâleur de la nuit, et, quand je me penchais en dehors du toit, je voyais au-dessous de moi, entre le pont de Santa Trinita et l'entrée de la Via Maggio, l'Allemand mort son fusil au poing, la femme morte au visage appuyé sur un cabas plein de tomates et de courgettes, le jeune homme mort tenant une bouteille vide à la main, le cheval mort entre les brancards de sa voiture et le cocher mort sur son siège, les mains sur le ventre, la tête repliée sur les genoux. Ces morts, je les haïssais. Ces morts et tous les morts. Ils étaient les *étrangers*, les seuls, les vrais *étrangers* dans la patrie commune de tous les hommes vivants, dans notre patrie commune, la vie. Les Américains vivants, les Français, les Polonais, les Noirs vivants, appartenaient à la même race que moi, celle des hommes vivants, à la même patrie que moi, la vie, ils parlaient comme moi un langage chaud, vivant, sonore, ils bougeaient, marchaient, leurs yeux brillaient, leurs lèvres s'ouvraient pour respirer, pour sourire. Ils étaient vivants, ils étaient des hommes vivants. [...] La vie, notre vraie patrie, c'était contre eux que nous devons la défendre : contre les morts ».

La Peau (René Novella, France Loisirs, 1981)

